

*In Pierre de Clorivière, François Morlot, DDB 1990, début chapitre 13.*

### **13 Persévérer**

En gagnant le logis que Mme de Soyecourt lui offrait dans l'ancien couvent des Carmes – le lieu du martyr de Gabriel Desprez de Roche -, le P. de Clorivière eut le temps de méditer sur les cinq années de réclusion qu'il venait de vivre. Au-delà des souffrances qu'il avait pu endurer se révélait une riche expérience :

1. Il avait connu une détention arbitraire. Protestant de son innocence, souhaitant et sollicitant sa liberté, il se trouvait partager le sort de tous ces prisonniers politiques qui, au long des siècles, n'ont eu d'autre tort que de déplaire au gouvernement en place. Il mesurait mieux encore qu'une déclaration des droits de l'homme n'est qu'un vain mot si les structures d'un Etat de droit n'en assurent pas la sauvegarde et la protection. Et surtout il apprit à vivre dans un esprit évangélique cette condition qu'il n'avait pas choisie : dans l'amour de Dieu et du prochain. Nous l'avons vu, chaque notation épistolaire sur un espoir de libération se termine sur quelques mots d'abandon à la volonté de Dieu. Il y a de l'humour dans ces lignes qu'il trace peu avant sa sortie du Temple alors que l'ordre de transfert semble tarder : *« Je vois en cela la volonté du grand Maître, qui, pour des fins dignes de sa sagesse et de sa bonté, et qui tendent à notre bien, laisse agir la malice des hommes et des Démons. Il est étonnant que tant de prières, faites si instamment et avec ferveur, à mon sujet, n'étant pas encore prévalu contre tout ce qui mettait obstacle à ma délivrance. Je n'en suis pas moins reconnaissant envers ceux qui ont prié et agi pour moi. Leurs prières n'ont pas été inutiles, et j'espère que notre divin Maître daignera suppléer à mon impuissance et les récompensera d'une manière digne de lui. »*
2. Partageant le sort d'autres détenus politiques, il leur manifeste la charité du Christ : il leur ouvre ses colis de victuailles, il les écoute, les absout, parfois même les communique. Et sa charité s'étend à l'empereur pour lequel il prie fréquemment, alors qu'il le détient en captivité. Faire des vers latins pour les victoires militaires de son geôlier, n'est-ce pas aussi une forme d'humour et une forme d'amour ?
3. Sans doute Pierre-Joseph avait-il rêvé de diverses formes de martyr, mais avait-il imaginé qu'il passerait un an en hôpital psychiatrique ? Et voilà qu'il se fait le frère des aliénés, saluant aimablement celui qui fait tomber son bréviaire. Quelle preuve de patience chez un homme au tempérament si vif ! Quelle maîtrise de soi ! Mais aussi quelle humiliation ! Ne vit-il pas là ce qu'il a demandé avec Ignace : *« Passer pour un homme de rien et un fou pour le Christ qui le premier a passé pour tel ? »* Etre présent au monde va parfois jusque là, et les larmes des pensionnaires du docteur Dubuisson lorsque Clorivière les quitte prouvent que son séjour n'a pas été vain.
4. Il a éprouvé pauvreté et dénuement comme jamais. Lui qui a toujours eu une domestique à son service doit allumer son feu chaque matin d'hiver, entretenir sa cellule et se contenter d'une nourriture que les friandises de Melle de Cicé ne relèvent pas toujours : les clous dont il est affligé pendant quelques mois

montrent que l'hygiène du Temple n'était pas à toute épreuve. Là encore il n'a rien recherché : il a seulement partagé le sort commun.

5. La période a été dure aussi parce qu'elle a révélé la fragilité des Fondations. Malgré la correspondance qu'il entretient (écrite à la leur d'une bougie), malgré les efforts constants d'Adélaïde de Cicé et de ses assistantes, les groupes masculins traversent une crise l'un après l'autre, et bien souvent la Société féminine en subit le contrecoup. La pusillanimité des évêques devant les décrets impériaux, l'incompréhension des membres devant une innovation dont ils n'ont pas mesuré la portée, leur surcharge apostolique au milieu d'un clergé raréfié ont freiné l'élan des premiers jours ; Il semble bien – le fondateur n'est pas au clair lui-même à ce sujet – que le nombre des membres est passé de 70 à 30 ; en tout cas beaucoup d'espoirs se sont évanouis. Imperturbable, Clorivière continue à travailler et à réfléchir : son intuition de 1790 se précise ; il est malheureusement seul pour cette tâche : il n'a pas vu naître à côté de lui ceux qui auraient pu l'aider à approfondir le projet de vie qu'il a mis en route ; il n'a pu réunir des compagnons toujours dispersés pour délibérer avec eux de l'avenir. Certes, la Société du Cœur de Jésus continuera de vivre après sa mort, mais déjà bien affaiblie, elle ne résistera pas longtemps à l'usure du temps ; même si les derniers qui l'ont connu, Michel Fauchoux, d'Orléans, et Jean-Baptiste Hubault-Malmaison, de Paris, survivent encore en 1860, même si un rejeton de Tours ne s'éteint avec Malmouche qu'en 1886, il y a longtemps que la Société comme telle a disparu. Par contre, la Société des Filles du Cœur de Marie ne fera que se développer au cours du XIX<sup>ème</sup> siècle. Bien entendu Clorivière ne sait pas tout cet avenir. Et cependant malgré ses crises, malgré le découragement qui le guette, il continue son œuvre : son premier soin n'a-t-il pas été de demander au général de la Compagnie l'autorisation de poursuivre cette tâche essentielle ?